

## Histoires universelles et philosophies de l'histoire en France au siècle des Lumières

Olga PENKE

Histoire et philosophie semblent être des disciplines inconciliables pour le XVIII<sup>e</sup> siècle, la première se chargeant des faits uniques et concrets, la seconde visant la généralisation et l'abstraction. Les historiens-philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle qui choisissent de préférence le sujet de leur histoire dans l'époque moderne ou qui établissent un rapport continu entre le passé (des faits) et le présent (de l'écriture et de la réflexion sur les faits) veulent au contraire relier histoire et philosophie et rapprocher leur méthode de celle des sciences naturelles. Montesquieu et Voltaire introduisent, dans les années trente déjà, ces méthodes nouvelles dans leurs ouvrages historiques. D'Alembert procède très soigneusement dans le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie* afin de préciser quel sujet et quel type de présentation des faits doit suivre l'histoire<sup>1</sup>. Il reprend le terme que Voltaire utilise dans ses histoires philosophiques, qui vise à évoquer l'universalité : « l'histoire de l'esprit humain ». D'Alembert développe en outre dans un autre ouvrage l'idée selon laquelle il faut appliquer la philosophie à l'histoire comme méthode et principe : « La Science des faits historiques tient à la Philosophie par deux endroits, par les principes qui servent de fondement à la certitude historique, et par l'utilité qu'on peut tirer de l'Histoire<sup>2</sup>. » Les sciences naturelles peuvent y être renfermées lorsque les historiens s'occupent de « L'Histoire générale et raisonnée des Sciences et des Arts », c'est-à-dire de « quatre grands objets ; nos connoissances, nos opinions, nos disputes et nos erreurs<sup>3</sup> ». Traiter de ces sujets est pour lui la condition nécessaire pour que l'histoire devienne une science d'une utilité immédiate :

Des faits et point de verbiage ; voilà la grande regle en Physique comme en Histoire ; ou pour parler plus exactement, les explications dans un livre de Physique doivent être comme les réflexions dans l'Histoire, courtes, sages, fines, amenées par les faits, ou renfermées dans les faits même par la maniere dont on le présente<sup>4</sup>.

Cette relation est également souhaitée par Voltaire :

---

\* L'étude a été réalisée au cours des travaux du projet OTKA T 43374.

<sup>1</sup> DIDEROT, *Œuvres complètes*, édition critique, annotée et présentée par John Lough et Jacques Proust, Paris, Hermann, 1976, t. V, p. 86-99.

<sup>2</sup> D'ALEMBERT, Jean le Rond, *Essai sur les éléments de philosophie ou sur les principes des connoissances humaines*, Paris, Fayard, 1986, p. 19. (Nous suivons dans tous les cas l'orthographe des éditions citées.)

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 185.

Peut-être arrivera-t-il bientôt dans la manière d'écrire l'histoire ce qui est arrivé dans la physique. Les nouvelles découvertes ont fait proscrire les anciens systèmes. On voudra connaître le genre humain dans ce détail intéressant qui fait aujourd'hui la base de la philosophie naturelle<sup>5</sup>.

Pourtant, dans son histoire universelle, il distingue un niveau de certitude entre les deux sciences : « N'admettons en physique que ce qui est prouvé, et en histoire que ce qui est de la plus grande probabilité reconnue<sup>6</sup>. »

Les « vérités utiles<sup>7</sup> » sont indispensables dans les histoires modernes et universelles. Voltaire qui s'essaie dans de nombreux genres du discours historique et qui porte une critique ouverte contre l'histoire universelle de finalité chrétienne de Bossuet est tout à fait conscient de la grandeur de sa tâche : « prendre une idée générale des nations », et ne choisir dans « [l']immensité que ce qui mérite d'être connu [...] ; l'esprit, les mœurs, les usages des nations principales, appuyés des faits qu'il n'est pas permis d'ignorer<sup>8</sup>. » Voltaire choisit la philosophie comme guide pour l'histoire universelle, intention qu'il exprime déjà par le fait qu'il met à la tête de l'*Essai sur les mœurs la Philosophie de l'Histoire* dès 1769.

Les nouveautés des démarches des histoires philosophiques deviennent évidentes, si nous comparons leurs éléments essentiels avec ceux du discours historique traditionnel. Ce dernier type d'histoire qui domine le XVII<sup>e</sup> siècle, destinée aux lecteurs restreints, limités à la haute société, est centrée sur les événements et est divisée selon les règnes. Elle manque d'unité, les époques sont discontinues et les découpages chronologiques et géographiques témoignent d'une inconséquence et d'une confusion. Dans les réflexions, l'historien essaie d'utiliser un ton neutre. Dans les histoires universelles, davantage encore que dans les autres discours historiques, l'admiration de l'antiquité, la conception religieuse de l'histoire et l'éloge du roi remplacent l'opinion personnelle.

La situation ne change pas de manière radicale au cours de la première moitié du siècle suivant. En témoigne l'une des plus célèbres méthodologies de l'histoire, celle de Lenglet Dufresnoy, publiée la première fois en 1713 et bien remaniée en 1735. Cette dernière édition consacre plusieurs chapitres à l'histoire

---

<sup>5</sup> VOLTAIRE, « Nouvelles considérations sur l'histoire », in *Œuvres historiques*, édition présentée, établie et annotée par René Pomeau, Paris, Gallimard, 1957 (Désormais *Œ. h.*), p. 46.

<sup>6</sup> VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations et sur les principaux faits de l'histoire depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII*, édition critique de René Pomeau, Paris, Garnier Frères, 1963 (Désormais : *ESM*), t. I, p. 203. Voir sur le sujet le livre excellent de GRELL, Chantal, *L'histoire entre érudition et philosophie*, Paris, P.U.F., 1993.

<sup>7</sup> *ESM*, I, p. 3.

<sup>8</sup> *ESM*, I, p. 195. Voir sur le sujet l'introduction de René Pomeau ainsi que l'*Inventaire Voltaire*, sous la direction de Jean Goulemot, André Magnan et Didier Masseau, art. « Philosophie de l'histoire » de GOULEMOT, Jean, Paris, Gallimard, 1995 (Désormais : *Inventaire Voltaire*), p. 1041-1043.

universelle<sup>9</sup>. Le théoricien présente la variété des histoires universelles par une série d'ouvrages qui peuvent être rangés dans cette catégorie et qui ont pour but de donner une bibliographie annotée des histoires à consulter. L'instabilité du canon de ce genre nous devient évidente si nous nous rendons compte du fait que des chroniques, des chronologies, des abrégés, des « Gazettes », des histoires qui « renferment quelques siècles » y sont relevés<sup>10</sup>. L'auteur remarque d'ailleurs lui-même que l'utilisation de ce terme par les contemporains est souvent abusive. Quand il parle de la « rareté du discours sur l'Histoire universelle », il semble exprimer un nouveau besoin – « les réflexions solides [...] en font la partie la plus essentielle » –, mais l'ouvrage de référence reste le *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet<sup>11</sup>. Finalement le théoricien se contente de noter la multiplication des histoires universelles, sans chercher quelle utilité pourrait offrir au public un nouveau type de discours historique. Il propose aux lecteurs la consultation parallèle du *Discours* de Bossuet et d'une chronologie de l'histoire. L'objet de l'histoire universelle reste aussi très traditionnel : « joindre & [...] comparer les Histoires particulières des différents peuples<sup>12</sup>. »

En 1783, l'abbé de Mably publie une théorie de l'histoire en forme d'« entretiens » qu'il intitule *De la manière d'écrire l'histoire*. Tandis que dans les années trente, Lenglet ne peut encore relever les histoires de ce nouveau type et se contente de proposer des compromis<sup>13</sup>, Mably écrit déjà son ouvrage contre les histoires philosophiques.

La première partie de son livre traite des « histoires générales et universelles »<sup>14</sup>. Il ne semble pas se distinguer de Voltaire quand il désigne comme but de l'historien la noble tâche de « diriger le cœur et le disposer à aimer le bien » et d'instruire des « devoirs du citoyen » (p. 287-288). Mais son historien – à la

<sup>9</sup> Dans la première édition, un seul chapitre est consacré à ce sujet, tandis qu'en 1735 quatre traiteront de l'histoire universelle : LENGLET DUFRESNOY, Nicolas, *Méthode pour étudier l'histoire ...*, Paris, chez Jean Musier, 1713, t. I, ch. III, p. 26-33 ; dans l'édition de 1735 (Paris, chez Pierre Gandouin) : t. I, ch. V-VIII, p. 54-94. L'édition de 1735 reprend le chapitre III (« Ordre qu'on doit tenir dans la lecture de l'Histoire ») de l'édition de 1713 sans changement, mais l'auteur y ajoute trois nouveaux chapitres : les chapitres V (« De l'usage des Chroniques et des Histoires Universelles »), VII et VIII (« Plan de l'Histoire Universelle. Dispersion des Peuples, Formation et Succession des Empires », « Explication des deux premières Tables chronologiques de l'Histoire universelle »). Dans l'édition de 1737 la partie traitant de l'histoire universelle sera encore complétée (*Méthode pour étudier l'histoire ...* faite sur la dernière édition de Paris de 1735, Amsterdam, 1737, t. I, p. 108-201).

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 111-122.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>13</sup> Notons toutefois que dans le domaine des histoires romaines le silence de Lenglet est notoire sur l'ouvrage novateur des *Considérations* de Montesquieu (il propose à consulter surtout les auteurs de l'antiquité). La même réticence peut être remarquée quand, parmi les histoires de la Suède, l'*Histoire de Charles XII* de Voltaire ne figure pas. Dans ce dernier cas, il exprime même son désir que « la vie de ce jeune conquérant, étonnement et admiration de toute l'Europe » soit présentée par un écrivain de talent. *Ibid.*, t. III, p. 185-205 et t. V, p. 87.

<sup>14</sup> MABLY, *De l'étude de l'histoire suivie de De la manière d'écrire l'histoire*, Paris, Fayard, 1988, p. 265-328. (Nous nous référons à cet ouvrage dans le texte avec la simple mention de la page.)

différence de celui de Voltaire – devrait éviter d'être actuel, de satisfaire le goût de la « multitude », et même de « se conformer au goût de son siècle » (p. 287). Il n'a de l'estime que pour les auteurs antiques (p. 266), le seul historien « moderne » est Bossuet lequel échappe quelque peu à sa critique (« délices » des personnes « dignes de l'entendre » p. 320). Sa méfiance à l'égard du discours historique universel est clairement exprimée : « ... le projet d'une histoire universelle est insensé. Comment seroit-il possible, dans cette foule d'objets si différens que l'historien trouvât cette unité si nécessaire ... » (p. 318). Au contraire, l'histoire générale lui semble un héritage indispensable de l'histoire antique. Il utilise ce terme pour désigner une histoire pourvue d'un plan lucide, mis en valeur dès le début, et visant à présenter et à commenter les changements fondamentaux, la grandeur et la décadence des peuples (p. 270, 295). Le critique n'épargne pas les auteurs des siècles précédents ni les étrangers : M. de Thou n'a pas de plan (p. 287), l'ouvrage de Robertson n'a « rien d'approfondi », c'est un « parfait galimathias historique » (p. 319) et Gibbon « ne [sait] rien entamer ni [...] finir » son sujet (p. 396). L'*Histoire philosophique et politique* de l'abbé Raynal (écrite en partie par les encyclopédistes et en particulier par Diderot et publiée peu avant la méthodologie de Mably) est traitée avec une véritable hostilité : « mauvais ouvrage », déjà son titre est mal choisi (p. 381). Mais sa cible préférée est, sans contredit, Voltaire. Il critique tout dans son histoire universelle : « sa mauvaise politique, sa mauvaise morale, son ignorance et la hardiesse avec laquelle il tronque, défigure et altère la plupart des faits » (p. 286). Des termes forts traduisent son mépris : il parle de « plaisanteries », de « bouffonneries » et de la « pasquinade digne des lecteurs qui admirent sur la foi de nos philosophes » (p. 287, 318). Mably propose clairement une méthodologie traditionnelle. Comme l'ultime but de l'histoire universelle selon lui, doit être moral, il critique ainsi le ton frondeur que l'on retrouve même chez les auteurs antiques. Il refuse l'idée selon laquelle la conjoncture de l'histoire et de la philosophie résultera en un nouveau type de discours historique, puisqu'à son avis « toute histoire raisonnable doit être politique et philosophique, sans affecter de le paraître » (p. 381).

Les titres consécutifs de l'histoire universelle de Voltaire démontrent qu'il s'est rendu compte de la difficulté de cette tâche. La restriction du sujet apparaît lors de la publication de la première version du livre en 1743 : « une espèce de l'histoire universelle à laquelle nous croyons ne pouvoir donner le titre plus convenable que celui de *l'Histoire de l'esprit humain* ». Dix ans plus tard l'éditeur de Voltaire mentionne le titre d'*Abrégé de l'histoire universelle* ». Le titre définitif *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations et sur les principaux faits de l'histoire depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII* peut être également considéré comme une renonciation de l'auteur au projet d'une histoire vraiment universelle<sup>15</sup>.

Le titre commence par le terme d'*essai*. Selon l'article ESSAI de l'*Encyclopédie*, la particularité de ce genre consiste à traiter d'un sujet « sans

---

<sup>15</sup> *ESM*, t. I, p. lxxvi-lxxiii, et t. II, p. 817, 860, 876.

prétendre l'approfondir, ni l'épuiser, ni enfin le traiter en forme & avec tout le détail & toute la discussion que la matière peut exiger ». L'auteur souligne l'utilisation fréquente du terme dans les titres d'ouvrages « modernes », mais au lieu de donner son avis concernant cette pratique, il pose des questions : « est-ce modestie de la part des auteurs ? est-ce une justice qu'ils rendent<sup>16</sup> ? » En utilisant ce genre, Voltaire pouvait suivre Montaigne aussi bien que les essayistes anglais<sup>17</sup>. Il veut être en même temps l'héritier des histoires universelles, mais en intitulant son ouvrage *Essai*, il marque déjà « les limites et l'imprécision de sa démarche<sup>18</sup> ». Pourtant, par rapport à ses prédécesseurs et surtout à Bossuet, qu'il critique ouvertement, son plan sera considérablement élargi géographiquement et chronologiquement. Le centre reste l'Europe, mais les nations des autres continents reçoivent aussi de l'importance. Il commence l'histoire par l'époque où les océans et les continents étaient encore à une place différente de celle qu'ils occupent de son temps. Son objet semble se limiter par rapport à celui des historiens moralistes quand il propose « l'histoire de l'esprit des nations », mais contrairement à ces dernières, « il ne considère plus le moral des personnages historiques, mais celui des peuples<sup>19</sup> ». Son projet devient ainsi universel, c'est-à-dire se rapportant à l'ensemble de l'humanité.

Dans la narration événementielle, il s'intéresse aux grands tournants de l'histoire, évalue la puissance des États et cherche les causes de leur décadence. De la linéarité de l'histoire se dégage l'idée du progrès discontinu, mis en valeur par ses réflexions se rapportant sur toutes les activités humaines au cours de l'histoire. Le lecteur, apostrophé par l'historien, auquel ce dernier adresse directement ses explications afin qu'il comprenne l'unité organique de l'histoire, ne peut s'empêcher de reconnaître le fait qu'il en est l'agent ; il est donc censé connaître et comprendre le passé pour éviter des erreurs à l'avenir. Avec ce type d'énonciation, l'auteur peut espérer réaliser une histoire ouverte dont les lacunes pourraient être comblées par les recherches ultérieures et dont les cadres élastiques seraient susceptibles de recevoir de nouveaux résultats éventuels sans que le projet fondamental n'en soit ébranlé. Les formes personnelles sont plus fréquentes dans les chapitres traitant de l'« esprit des nations », mais elles caractérisent surtout l'introduction, intitulée *Philosophie de l'histoire*, titre par lequel Voltaire « invente » ce terme<sup>20</sup>. S'intéressant en particulier à l'histoire moderne et à celle des civilisations, il se réfère au *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, comme s'il voulait le corriger et le compléter, ce qui lui

<sup>16</sup> Nous avons utilisé le céderom *Encyclopédie de Diderot et de D'Alembert*, publié par Redon, qui reproduit l'édition originale in-folio de Paris. L'article est écrit par D'Alembert.

<sup>17</sup> Voir sur le sujet GLAUDES, Pierre et LOUETTE, Jean-François, *L'Essai*, Paris, Hachette, 1999, surtout p. 74-78.

<sup>18</sup> *Inventaire Voltaire*, article « Essai sur les mœurs » de Jean Goulemot, p. 502.

<sup>19</sup> *EMS*, t. I, p. xxxv. Voir sur le sujet l'excellent livre de DAGEN, Jean, *L'Histoire de l'esprit humain dans la pensée française de Fontenelle à Condorcet*, Strasbourg, Klincksieck, 1977.

<sup>20</sup> Voltaire utilise le titre dès 1765. *Inventaire Voltaire*, article « Philosophie de l'histoire » de Jean Goulemot, p. 1043-1045. Sur les formes personnelles voir notre étude : « La représentation de l'énonciateur et du destinataire dans le discours historique », *Dix-huitième siècle*, n° 32 (2000), p. 503-520.

permet de s'occuper peu des détails des événements que le lecteur trouve dans ce livre. Mais son but consiste en réalité à saper le dessein providentiel de Bossuet. La *Philosophie de l'histoire* est consacrée à une réflexion sur l'origine de l'homme et de la société humaine ainsi qu'aux difficultés de la pratique historique dans ce nouveau cadre et selon cette nouvelle méthode. Voltaire développe ici quelques-unes de ses pensées méthodologiques qui complètent son article HISTOIRE écrit pour l'*Encyclopédie* : l'incertitude, le degré de vérité des faits historiques le préoccupent ainsi que la possibilité de leur représentation par un discours historique. Plusieurs chapitres sont consacrés à l'histoire naturelle : aux changements géographiques et climatiques de la Terre, à l'évolution de l'espèce humaine avant la formation des sociétés. Mais la majorité des chapitres sont consacrés aux nations anciennes et à la relativité des religions. Dans cette partie, les dates sont entièrement abandonnées. L'œuvre fait en même temps partie des textes qui essaient de faire valoir une vision anthropologique. Le début du texte montre certains rapports avec les modèles évolutifs de Rousseau dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité* et dans l'*Essai sur l'origine des langues*, quoique Voltaire ne s'éloigne jamais trop de la méthode historique, tandis que Rousseau propose de mettre à l'écart « tous les faits ». Voir l'homme émerger de la nature représente un point de départ commun. En présentant les changements de l'histoire des hommes, ni Rousseau ni Voltaire ne se laissent emporter par l'idée d'un progrès continu. Les termes de « perfectibilité » et de « trois états » possibles du développement de l'espèce humaine ne sont appliqués concrètement à l'histoire ni dans le *Discours* ni dans l'*Essai*<sup>21</sup>. Ces pensées deviennent des idées-forces de l'« histoire de l'esprit » déjà dans l'*Encyclopédie* et contribuent à la formation des « mythes scientistes »<sup>22</sup>.

La vaste entreprise historique de Voltaire, qui se compose de la *Philosophie de l'histoire* et de l'*Essai sur les mœurs*, donne de grandes fresques de l'histoire de la politique, de la religion, des sciences, de l'art et de la philosophie ; tout en essayant de faire valoir l'existence du progrès malgré les chutes périodiques. Il définit ainsi sa méthode philosophique :

On a donc bien moins songé à recueillir une multitude énorme des faits qui s'effacent tous les uns par les autres, qu'à rassembler les principaux et les plus avérés qui puissent servir à guider le lecteur, et à le faire juger par lui-même de l'extinction, de la renaissance et des progrès de l'esprit humain, à lui faire reconnaître les peuples par les usages mêmes de ces peuples<sup>23</sup>.

---

<sup>21</sup> Nous partageons l'idée de B. Binoche qui accorde une grande importance au « défi » lancé par Rousseau dans son second *Discours* où il choisit une méthode lui permettant la « reconstitution hypothétique de l'origine » de l'homme, la mise à l'écart des ouvrages historiques et des récits de voyage peu fiables, ainsi que du texte de la Bible. BINOCHÉ, Bertrand, *Les trois sources des philosophies de l'histoire (1764-1798)*, Paris, P.U.F., 1994, p. 22-23.

<sup>22</sup> DAGEN, *Op. cit.*, p. 517-540.

<sup>23</sup> ESM, t. II, p. 906.

Voltaire joue un rôle important dans les changements intervenus au milieu du siècle qui mettent en valeur, en dehors du terme de progrès, celui de civilisation et qui sont voués à entretenir les liens les plus étroits. Les réflexions historique, conjecturale ou empirique se fixent pour objectif un « tableau des progrès de l'esprit humain », une représentation de la marche de la civilisation à travers divers états de perfectionnement successifs<sup>24</sup>. Voltaire n'utilise pas la notion de civilisation, mais il distingue des périodes où les traits communs des vastes sociétés montrent des changements intervenus parallèlement dans les différentes activités humaines, en utilisant souvent les termes révolutions, commencement ou décadence, et cela surtout jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. Dans les périodes ultérieures, les mouvements de l'histoire sont moins saisis, ce qui se traduit aussi par l'utilisation plus fréquente des titres de chapitre commencés par « état de ... », faisant allusion à une description ou à un bilan. Il est intéressant de noter que sa théorie des « quatre âges heureux » de l'humanité n'apparaît pas dans l'histoire universelle, quoique son contenu en devienne un leitmotiv : les « âges heureux sont ceux où les arts ont été perfectionnés, et qui, servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité<sup>25</sup>. »

Dans la dernière partie, nous esquisserons le rapport entre histoire et philosophie chez trois philosophes de l'histoire qui relient les deux termes de progrès et de l'esprit humain : Turgot, D'Alembert et Condorcet. Le titre de leurs ouvrages traduit la réticence nécessaire de ces œuvres par rapport à l'universalité : *Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain* (1750), *Tableau de l'esprit humain au milieu du dix-huitième siècle* (1759) et *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1793).

Il est intéressant de remarquer l'utilisation du terme de « tableau » dans les trois titres. Selon l'article TABLEAU de l'*Encyclopédie*, cette forme permet à l'auteur de toucher son public. Le mécanisme de représentation évoque en même temps un rapport intrinsèque entre l'histoire, l'art pictural et dramatique, privilégiant une vision globale.

Turgot est considéré par Jean Dagen comme le fondateur de la philosophie de l'histoire et comme l'inventeur de l'idée de perfectibilité. Il précède donc Voltaire et Rousseau dans l'utilisation de ces termes qui apparaissent en 1750 dans son ouvrage ci-dessus mentionné et dans son *Plan de deux Discours sur l'histoire universelle*, écrit la même année. Mais ses ouvrages ne présentent que les « schémas », les « fragments » d'une l'histoire universelle, quoiqu'ils témoignent du fait qu'il prenne conscience des difficultés de l'entreprise. Ses esquisses sont nourries d'images et d'une série de tableaux. Il refuse d'arracher les détails et les différentes phases de la continuité de l'histoire : le mouvement, l'image d'ensemble

<sup>24</sup> Voir l'étude fondamentale de STAROBINSKI, Jean sur le sujet : « Le mot civilisation », in *Le remède dans le mal*, Paris, Gallimard, 1994, p. 11-59.

<sup>25</sup> VOLTAIRE, *Le Siècle de Louis XIV*, Œ. h., p. 616. Cette réflexion se trouve au début du premier chapitre de l'œuvre, écrite en 1756.

étant trop importants pour lui. Turgot veut que l'écriture de l'histoire universelle philosophique révèle des aspects complémentaires : l'ordre naturel et l'ordre humain, les transformations des gouvernements et « le progrès de l'esprit humain ». Il distingue des axes verticaux et horizontaux, « présentant les coupes successives » de l'histoire. Si on cherche à distinguer ses principes, nous pouvons remarquer que le mouvement de l'histoire dépend chez lui de plusieurs facteurs, parmi lesquels le génie et le hasard jouent un rôle important, mais tout est dominé par sa conviction de l'importance d'une « liberté absolue »<sup>26</sup>.

D'Alembert veut contribuer à « l'histoire générale et raisonnée des Sciences et des Arts », étant convaincu du fait que « cette partie intéressante de l'Histoire du monde » était la plus « négligée » avant le siècle des Lumières<sup>27</sup>. Il distingue des périodes plus ou moins avantageuses pour le progrès et note l'importance du génie et du hasard dans l'histoire, comme Turgot. Il fait la liaison avec une nouvelle méthode de philosopher – caractérisant les époques qui suivent les grandes découvertes – et la possibilité d'écrire un nouveau type d'histoire. Mais il exprime aussi ses doutes sur le fait de distinguer des « degrés » dans le progrès des connaissances humaines et dans le perfectionnement des sciences et des arts<sup>28</sup>.

Finalement, ce n'est que Condorcet qui énonce clairement sa volonté de distinguer des degrés de « civilisation » et de dégager un progrès évident. Il trouve un critère fondamental dans l'amélioration des circonstances de la vie humaine ce qui lui permet de faire des coupes dans l'évolution de l'histoire. D'une part, il distingue trois phases selon les méthodes qui sont utilisées dans l'écriture de l'histoire : la première est celle qui précède l'écriture alphabétique, où l'on est obligé d'avoir recours à utiliser des hypothèses, dans la deuxième, la méthode historique est préférable, tandis que la dernière – l'avenir – se perd dans l'utopie. D'autre part, il choisit dix époques dans l'histoire qui correspondent à ses priorités : premières peuplades, passage à l'agriculture et à l'écriture alphabétique, époques des cultures grecque et romaine et la décadence qui les suit, ensuite les progrès des sciences et l'invention de l'imprimerie, puis ceux de la philosophie, les Révolutions française et américaine, et enfin une vision des progrès futurs de l'esprit humain<sup>29</sup>.

Il est notoire que dans ces histoires philosophiques les divisions en époques ne traduisent pas une volonté de standardisation, mais plutôt une croyance à un progrès (même s'il est discontinu) de l'histoire.

Le dernier discours historique à propos duquel nous nous posons la question du rapport entre l'universalité de l'histoire et la philosophie est l'*Histoire philosophique et politique* de l'abbé Raynal<sup>30</sup>. Cette première grande histoire de

---

<sup>26</sup> Sur Turgot, voir le livre de J. DAGEN, *Op. cit.*, p. 405, 407, 413, 438.

<sup>27</sup> D'ALEMBERT, *Op. cit.*, p. 13-14.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 22-33, 187-189.

<sup>29</sup> CONDORCET, Jean Antoine de, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Paris, Flammarion, 1988, p. 79-296. C'est lui qui attribue la plus grande importance parmi ces philosophes à l'écriture et à l'invention de l'imprimerie.

<sup>30</sup> RAYNAL, Guillaume Thomas, *Histoire philosophique et politique des Établissements et du*



colonisation a un but universaliste et englobe tous les pays connus du monde quoiqu'elle ne promette que d'offrir une histoire européenne reliée à l'histoire des colonisations. Certaines parties du texte expriment une croyance dans une philosophie qui représente des valeurs universelles, responsables du progrès : « La société universelle existe pour l'intérêt réciproque de tous les hommes qui la composent<sup>31</sup>. » Le terme d'universel ne peut signifier pour l'historien que l'ensemble des hommes. Mais il fait en même temps la distinction entre vraie et fausse civilisation et, dans cette distinction, le concept civilisation-civilisé perd sa signification univoque. Certes, l'historien constate que le manque d'idées abstraites dans la langue des sauvages est une preuve « du peu de progrès qu'y avait fait l'esprit humain », mais il note également que les nations policées perdent de leur « vertu » et que l'acte civilisateur ne fait que masquer une volonté de domination<sup>32</sup>. L'idée du progrès cèdera donc sa place dans une grande partie de l'œuvre à la théorie cyclique. Les sociétés suivent « un mouvement périodique » :

Toutes suivront plus ou moins souvent, un cercle réglé de malheur et de prospérité, de liberté et d'esclavage, de mœurs et de corruption, de lumière et d'ignorance, de grandeur et de faiblesse, toutes parcourront tous les points de ce funeste horizon. La loi de la nature, qui veut que toutes les sociétés gravitent vers le despotisme et la dissolution, que les empires naissent et meurent, ne sera suspendues pour aucune<sup>33</sup>.

L'histoire philosophique universelle, les philosophies de l'histoire, ainsi que les termes de progrès et de civilisation apparaissent au moment où les philosophes occidentaux sont en mesure de découvrir le passé (les fouilles de Pompéi ont été entreprises entre 1748 et 1765) et les pays géographiquement éloignés (suite à la publication de nombreuses récits de voyage). L'entrée en scène de ces genres et de ces termes révèle aussi une crise de l'histoire : la finalité divine de l'histoire disparue, les philosophes cherchent des substituts et, l'incertitude des faits historiques mettant en question l'érudition, ils veulent trouver un autre fil centralisateur qui sera la philosophie. Le sentiment de l'identité européenne et la recherche d'un nouvel équilibre politique en Europe dirigent leur attention vers l'histoire moderne. De la coexistence de la philosophie et de l'histoire résulte un nouveau type d'histoire universelle, englobant connaissances historiques, sociales, politiques, anthropologiques, ethnographiques et artistiques. Les philosophes de l'histoire veulent saisir les causes de la grandeur et de la décadence des civilisations et dégager un sens dans les mouvements de ces dernières. Le refus d'une histoire de finalité divine mène à une combinaison de l'idée de progrès et de la théorie cyclique. L'historien laisse voir sa conviction subjective dans le choix des faits et dans leur énonciation. L'explosion des connaissances historiques et le désir du lecteur

*Commerce des Européens dans les Deux Indes* (1770, 1774, 1780). Nous avons utilisé l'édition de Neuchâtel-Genève, 1783.

<sup>31</sup> *Ibid.*, t. III, Livre V, Ch. 32-33.

<sup>32</sup> *Ibid.*, t. IV, Livre IX, Ch. 5.

<sup>33</sup> *Ibid.*, t. IX, Livre XIX, Ch. 2.

d'obtenir une conception globale de l'histoire poussent l'historien à mettre en valeur ses principes et à opérer un choix de priorité entre les faits, tout en lui révélant les lacunes et les incertitudes. Ainsi, le lecteur doit aussi comprendre qu'il est invité à réfléchir sur le processus d'une histoire ouverte que chaque homme modèle par son activité.